

L'archipel Glissant

Les mots qui s'imposent au lecteur qui se familiarise avec l'œuvre d'Édouard Glissant sont précisément ceux qui articulent la réflexion de l'écrivain : diversité, relation, métissage, créolisation... Parmi tous ces mots, il en est un qui semble particulièrement en accord avec le projet de l'œuvre : c'est le mot « archipel ». Une « œuvre en archipel » : telle est bien l'image que donne le rassemblement des écrits de Glissant. Poésie et roman, essais, discours, interventions diverses, fragments disséminés, – plus une œuvre-somme inclassable, foisonnante, comme *Tout-Monde*, où toutes les formes d'écriture semblent se conjuguer ou s'entrelacer. La pluralité et la disparate sont volontiers affichées, peut-être pour mieux faire apparaître les grandes traverses, les traces (encore un de ces mots-sources) qui parcourent ces textes, qui raccordent les éléments divers de l'œuvre.

Tous les livres de Glissant se font signe, font relation, débordent l'un vers l'autre, s'entrechoquent aussi dans de puissants ressacs. Chaque livre-île prend son originalité d'un projet et d'une écriture qui le distingue de tous les autres, mais il tient aux autres par des rappels ou des reprises, souvent soulignés par le texte. Chacun des romans de Glissant se caractérise par une forme-écriture qui le différencie des autres, mais les personnages, leurs ascendants et descendants réapparaissent d'un volume à l'autre, y développent leur histoire ou parfois la font bifurquer vers d'autres directions, ou même la reprennent comme en un autre sens. Ces personnages de romans peuvent échapper au genre romanesque, comme le « Marron primordial » – mais la vocation nomade est inscrite dans la définition même que donne son nom – pour s'inscrire à la première page de *L'Intention poétique* ou dans les

poèmes de *Boises*. Les textes de Glissant sont des textes marrons, rétifs à l'enfermement dans un genre.

Paradoxe de cette œuvre donc, qui s'organise dans la continuité d'un cycle par la permanence du retour (des personnages, des thèmes, des images, des mots), et qui se découpe dans l'abrupt des discontinuités. Oui, l'image de « l'archipel » est bien celle qui permet le mieux d'en donner une ressemblance. Chaque île-texte est voisine et proche de ses sœurs, et en même temps irréductible dans sa singularité.

Ce mot d'« archipel » devient peut-être plus fréquent dans le dernier livre paru, le *Traité du Tout-Monde* (lui-même un bel exemple de composition insulaire, mêlant discours prononcés, moments de réflexion notés comme à l'improviste, citations d'œuvres précédentes, poèmes, choses vues, glissements de la fiction au vécu ou au biographique, etc.). Le *Traité du Tout-Monde* inscrit « l'archipel » comme opérateur conceptuel. D'ailleurs le mot s'enrichit d'une prolifération de dérivés. En forme d'adjectif : « La pensée archipélique convient à l'allure de nos mondes » (p. 31) ; « Toute pensée archipélique est pensée du tremblement, de la non-présomption, mais aussi de l'ouverture et du partage » (p. 231). En forme de verbe : « La Méditerranée s'archipélise à nouveau, redevient ce qu'elle était peut-être avant de se trouver en prise à l'Histoire » (p. 181) ; « Ma proposition est qu'aujourd'hui le monde entier s'archipélise et se créolise » (p. 194).

L'idée d'archipel conjoint deux notions contradictoires : l'isolement de l'île et la liaison de l'ensemble. D'où les caractéristiques que Glissant accorde à la pensée archipélique : « l'ambigu, le fragile, le dérivé ». Cette pensée « consent à la pratique du détour, qui n'est pas fuite ni renoncement. Elle reconnaît la portée des imaginaires de la Trace, qu'elle ratifie. Est-ce là renoncer à se gouverner ? Non, c'est s'accorder à ce qui du monde s'est diffusé en archipels précisément, ces sortes de diversités dans l'étendue, qui pourtant rallient des rives et marient des horizons » (p. 31).

Un des fragments du *Traité du Tout-Monde* qui développent le thème « archipélique » m'a particulièrement arrêté. C'est celui qui porte en titre « Le nom de Mathieu » et qui commence ainsi :

« Ces noms que j'habite s'organisent en archipels. Ils hésitent aux bords de je ne sais quelle densité, qui est peut-être une cassure, ils rudent avec n'importe quelle interpellation, qu'ils débordent infiniment, ils dérivent et se rencontrent sans que j'y pense » (p. 77). Le texte continue en évoquant le nomadisme du nom de Mathieu qui a erré de personnes à personnages : Mathieu, nom de baptême de l'écrivain, repris dans l'imaginaire pour un personnage des romans, Mathieu Béluse, « greffé, pour finir ou pour recommencer, en Mathieu Glissant », l'enfant nouveau venu. Glissement (le jeu de mots est inévitable) de ce nom qui passe d'un registre à l'autre, se joue des frontières et des oppositions. Ce glissement en douceur insensible tient de cette étrange figure de la topologie, construite ou découverte au siècle dernier par August Ferdinand Möbius, et qui porte son nom, « le ruban de Möbius », c'est-à-dire une surface à un seul bord et à un seul côté, une surface où il n'y a pas d'endroit ni d'envers, où il n'y a pas solution de continuité.

On m'objectera la contradiction entre « archipel » et « ruban de Möbius », la pluralité de l'un et le déploiement moniste de l'autre. Il y a une réelle tension entre ces deux figures. Mais tout se passe comme si la dérive archipélique appelait au glissement et à la rencontre. « Contribuons s'il se peut, dit un autre texte (p. 226), à faire de ces Archipels [créoles] des lieux tenaces dans le monde, superbement des lieux communs ».

L'étymologie nous montre d'ailleurs un étrange renversement dans l'évolution du mot « archipel ». « Archipelagos », c'est en grec l'ancienne mer ou la mer par excellence ; et peut-être la véritable étymologie est-elle, comme le suggère le *Dictionnaire historique de la langue française* de Robert, « Aigaion pelagos », c'est-à-dire la mer Égée. Un archipel, c'est d'abord une mer, – une mer parsemée d'îles (la continuité est mise au premier plan), mais le sens s'est retourné, puisqu'un archipel est maintenant un groupe d'île (insistance donc sur la discontinuité).

Quoi qu'il en soit, l'Archipel par excellence, c'est l'Archipel grec, – ce que désignaient naguère les emplois absolus du mot. Quand Gérard de Nerval racontait son voyage en Orient, il consacrait plusieurs chapitres à la traversée de l'Archipel, sans éprouver le besoin d'un qualificatif de spécification. Depuis le mot a

pris d'autres connotations et le *Robert historique* signale in fine : le mot archipel « symbolise parfois les îles lointaines et l'exotisme ». C'est d'ailleurs l'évolution que je rencontre dans un poème qui flotte dans ma mémoire : un poème de Raymond Queneau, daté de 1928, et qui s'intitule précisément « L'Archipel ».

« L'archipel était un bon vieux
qui laissait ses diables d'enfants d'îles
courir à la dérive
mais lorsque l'un d'eux (ou l'une d'elles)
se perdit
mangé (ou mangée) par un méchant volcan
alors il décréta la loi martiale
et fit fusiller sur la place publique
le prépuce du facteur qui lui apporta la triste nouvelle

[...]

Pour revenir à l'archipel
il mit sur son épaule une pelle
et sous son bras une égoïne scie
pour mutiler le Stromboli
Il fut arrêté emprisonné jugé
condamné aux travaux forcés
mais dans le golfe du Mexique il s'évada
et se jetant à la mer constitua
les fameuses Antilles dont
les îles principales sont :
La Trinité La Martinique La Dominique La Jamaïque Les Bahamas
Haïti Saint-Domingue Porto-Rico et Curaçao »

(poème de 1928, publié
dans *L'Instant fatal*)

Je crois qu'on peut tirer un enseignement de ce nomadisme des archipels, qui deviennent de plus en plus tropicaux. L'Archipel grec (pour Nerval par exemple qui rêve sur l'absence et le possible retour des dieux grecs) est associé à cette légende qu'a racontée en premier Plutarque : sous le règne de Tibère, quelques années après l'apparition du christianisme, un certain pilote nommé Thamas, qui naviguait dans l'archipel, entendit ces mots retentir au milieu de la nuit : « Le Grand Pan est mort ! », puis de tous côtés s'élevèrent des plaintes et des gémissements, comme si la nature entière se fût désolée et mise en deuil. On sait que Rabelais a fait un sort à l'anecdote et qu'il a brodé sa version personnelle de l'événement. La mort du Grand Pan, l'effondrement du Grand Tout

annonçait le fin d'un monde et la domination pour un long temps du Dieu nouveau et la transcendance de l'Un. Le *Traité du Tout-Monde* se souvient de l'anecdote contée par Plutarque. Elle est entre les lignes à la page 165 quand le texte précise que « notre époque a renouvelé cette ère présocratique, où les métissages d'îles, les pensées archipéliques et les rêveries du Grand-Tout avaient joint l'humain au terrestre, ou au cosmique. Nous imaginons de recommencer cette rencontre, si du moins nous n'avons pas peur de l'outrance mystique. C'est là un invariant ». La bonne nouvelle qu'annonce l'œuvre de Glissant, c'est que la victoire de la transcendance unifiante sur l'éparpillement du Grand Tout n'est pas définitive. *Tout-Monde* proclame le retour du Grand Pan...

En notre époque de mondialisation, régie – dit-on – par la pensée unique, quel recours nous apporte le retour du Grand Pan ? Est-ce qu'il n'a pas été domestiqué et soumis à la loi du marché ? À l'heure du temps réel, de l'ubiquité concédée à n'importe quel internaute, que reste-t-il du Divers dans le moulinement du monde qui happe toutes les paroles, toutes les images, toutes les musiques dans la machinerie multimédia ? L'inquiétude perce dans le *Traité du Tout-Monde*. La réponse aux « objections » que la pensée de Glissant s'oppose à elle-même (c'est aux pages 209 et suivantes du *Traité*) est rythmée par la même anaphore que celle qui scande les chapitres du *Quatrième Siècle* : le « parce que » initial, ne débouchant sur aucune proposition principale, – sans doute parce qu'il importe d'abord de donner des raisons, de déplier l'explication, pour répondre à l'urgence et à la gravité des questions : le laminage d'un peuple par l'esclavage, dans le roman, naguère ; la menace de mort universelle par uniformisation, dans l'essai, aujourd'hui.

Il reste le pari archipélique : la résistance de la pluralité insulaire. Deux motifs sont récurrents, qui disent cette volonté de résistance. D'abord l'insistance sur l'archipel des langues, bien commun et bouée de sauvetage de l'humanité : « J'écris désormais en présence de toutes les langues du monde, dans la nostalgie poignante de leur devenir menacé » (p. 26). Ensuite la thématique multiforme de la créolisation, comme arithmétique de l'imprévisible : des hommes, des groupes d'hommes, arrachés à leurs pays antérieurs, se rencontrent sur des terres, des îles inconnues, et ils

y inventent des solutions neuves, des modes de survivre et de vivre, que personne n'aurait pu prévoir en faisant simplement la somme des facteurs en présence.

D'où sans doute le goût persistant de Glissant pour les listes, les taxinomies, les énumérations, les accumulations, – bref pour le genre littéraire qui en est l'archétype : le dictionnaire. Un dictionnaire est un archipel de mots. Je remarque d'ailleurs que Pierre Larousse, dans son *Grand Dictionnaire Universel du XIX^e siècle*, termine l'article « archipel », plus exactement la première entrée sous ce mot, car il distingue le nom propre « Archipel » et le nom commun « archipel », par une curieuse digression sur les dictionnaires (c'est probablement un paragraphe de remplissage, pour caler la page ou éventuellement remplacer un texte qui n'est pas venu). C'est bien souligner que le dictionnaire est un avatar de l'archipel. Édouard Glissant termine son *Traité du Tout-Monde* par un dictionnaire. Un dictionnaire improbable et irrespectueux, qui se moque de l'ordre alphabétique : simplement la liste de « quelques mots nouveaux » que le lecteur a pu rencontrer au fil des pages précédentes :

- Arapes* – Charrues pour labourer le goudron.
- Salènes* – Silènes ou salines : des plantes vivantes et improbables.
- Céments* – Non pas le ciment, mais son aimant, qui attache en toutes manières, au lieu de diviser.

J'aime à lire dans l'invention de ces mots comme une parabole de la créolisation. Et qui dit parabole dit exemple enseigné : la créolisation est à la portée de tous ceux qui acceptent de jouer le jeu du partage et de l'échange.

Jean-Louis Joubert
Université Paris XIII